

*Bibliothèque numérique*

medic @

**Raymond de Saint-Albine (?). - Le  
plus essentiel devoir du sexe.  
Ouvrage dédié aux mères.**

s.d..

Cote : ms 2545-125

# Le plus essentiel devoir du Sexe

## Ouvrage dédié aux Mères

---



S'il est des vertus que l'homme se flatte de posséder, j'ose dire qu'il en est beaucoup que le beau sexe peut se glorifier de Savoir pratiques dans leur haute dignité.

Pour s'en assurer qu'on consulte son agréable maintien, son parlé flattant, son heureuse phisionomie, ses yeux fidèles interprètes de son cœur, enfin son aimable ensemble, et l'on sera forcée de convenir que tout chez lui annonce la tendresse, l'amour et ses douceurs.

Ces sont ceux qui déprén l'approcheut et le frequentent, et qui dans à Société enchantresse éprouvent à chaque instant, mille differens plaisir, qui sont en état de lui rendre la justice qu'il mérite, aussi bien que ceux qui en qualité d'époux, d'insant, de parens et amis, affectent fortement son ame.

C'est dans le précieux moment qu'une femme acquiert le doux nom de mere, qu'elle donne ésort à sa tendresse. C'est, dis je, dans cet instant qu'on voit sortir de son entraillet le feu de cette belle passion que la nature estretiens et nourris dans les ames qu'elle a fait naître sensibles.

Une mere, tendre au seul aspect de son fruit, perd aisement de sueur, douleur, aigue, et ouelle, que lui a causé son enfantement, et elles s'éloignent de sa memoire aussi rapidement qu'une vapeur légère qui dans sa naissance disparaît pour devenir le jouet des vents.

Le plaisir qu'elle ressent l'avoit donné à la terre, un nouveau sujet, l'âme et l'âge, et ce reste de peine de son enfantement qui s'unir à l'excès de joie que lui procure la vue de son fruit, repand sur son visage, un coloris si beau et si interessant qu'il n'est pas donné à la plume même la plus éloquente de le rendre; il n'appartient qu'au fidèle pinceau de le tracer dans toute sa vérité. aussi ce mélange de peine et de plaisir a-t-il été parfaitement représenté



par le fameux Auben, dans son tableau de la galerie du Louvre,  
ou il a peint maries de Medici mettant Louis XIII. au monde.

D'après les différentes et belles vertus que nous reconnaissons  
dans le sexe, nous sommes surpris qu'en général les femmes qui  
naturellement sont très tendres et qui au moment de leur enfantement,  
témoignent un si grand empressement de voir leurs fruits prennent  
l'instant après si peu d'intérêt à ce qu'ils vont devenir.

Il faut dire que cela fait honte à l'humanité.

Peine un enfant est-il baptisé qu'il est soustrait aux yeux de sa  
mère, pour être promptement remis entre les mains de femmes  
étrangères et peu connues qui se chargent de le nourrir et de  
l'élever, et qui souvent le transportent dans un lieu fort éloigné  
de celui de sa naissance.

Celles qui le souffrent, présentent une oreille sourde aux Crix de  
la nature. Car les êtres les plus vils qui rampent sur la terre  
sont ordinairement jaloux de leurs petits, et ~~le plus~~ ~~plus~~ de leur  
plus grandes inquiétudes, est qu'on leur levo ravisse; l'intérêt qu'ils prennent  
à eux est si fort, et ils le poussent si loin qu'on leur voit qu'ils  
les petits qu'ils ont en leur pouvoir, pour vite courir après ceux  
que peu amusément peuvent leur enlever.

Après des si beaux, exemplaires d'amour et de tendresse, dont la terre  
fourmille, il est étonnant que les femmes qui partagent avec nobres  
Sexe, ce précieux plaisir de l'union qui nous viennent du ciel  
que nous nommons liaison, puissent brusquement souffrir  
qu'on leur retire des bras leurs enfants pour les livrer à  
des femmes mercenaires, de moeurs souvent équivoques,  
et dont l'unique état est de faire commerce et trafic du  
plus pur de leur Sang.

On me dira que ce sont les personnes qui entourent et  
envirouement les jeunes accouchées qui engagent des e-  
defautes de ~~sous~~ fruits.

Cela je réponds que C'est du dernier ridicule, que sans  
aucune réflexion, elles se rendent si promptement à leur  
avis, et que sans s'informer si le lait de la nourrice  
qu'on leur présente, est nouveau ou vieux, si il est sain  
ou de bon allure, elles consentent qu'on lui ôte un enfant

R

qui quelqu'en soin est le seul rejeton d'une race, et l'unique  
espoir d'une famille.

Si les mères avoient plus d'amour pour leurs fruits  
Cela n'arriveroit pas, et elles reviendroient de cette  
Confiance aveugle, et peu réfléchie qu'elles mettent dans  
des nourrissons qu'elles n'ont de leur vie ni vu, ni connus;  
enfin si elles daignoient penser aux facheux inconveniens  
qui résultent ordinairement d'une semblable conduite,  
elles prendroient le parti de nouvo.

Quoique l'âme soit regardée comme une essence toute  
divine, et entièrement distincte de la matière, et que ce soit  
pas elle que nous pensons, réfléchissons, et agissons, cependant  
je ne puis me refuser de croire qu'elle a une intimité et  
une parfaite correspondance avec le Corps. j'appuie  
mon sentiment sur les preuves que nous en trouvons les  
malades violentes et aigres auxquelles nous sommes sujets,  
tels sont les transports, crise, vapeur, vertiges et autres  
maux.

Quand donc ces sortes de malades, le Corps est fortement  
affecté, l'âme tarde peu à être agitée, et ce n'est qu'à mesure  
que le mal croît ou diminue, que l'âme pense plus ou moins  
librement; rien n'est plus ordinaire que de voir des hommes  
attaqués de ces sortes de maux, perdre entièrement la mémoire,  
belle faculté de l'âme, et d'autrefois très sensés, devenir folz à lieu.

Il est constant que ce sois des nerfs que partent la plus part  
de nos opérations, et qu'on puisse avec le secours de la médecine  
y porter remède, quand ils sont offensés; qu'il me soit permis  
de dire que les premières nourritures peuvent contribuer à  
la bonne Constitution du Corps et de l'esprit.

J'en prétends par évidence mon sentiment en l'istme suiv et  
incontestable, mais l'expérience nous prouve journalement  
qu'un enfant élevé avec du lait de vache, diffère de celui  
nourri avec celui de chevre; dans le premier on remarque  
force nonchalance et lenteur, tant dans ses actions spirituelles  
que corporelles, tandis que dans le second on voit regner  
beaucoup de vivacité et de légèreté.

Qu'un enfant soit allaité par une mère gaye et enjouée

N R

il tarde peu à le devenir, S'il est nourri par une femme inclancotique et atrabilaire, presque toujours pas la Suite, il lui ressemble.

Si les mères consultoient bien les avantages qu'il y a d'allaiter ou les verrois devenir les nourrices de leurs enfant, elles si elles le fesoient, elles éviteroient de grands dangers.

Cas de toute nécessité, après l'enfante ment, il faut à celle qui envoient leur enfant en nourrice, faire passer le Lait, il faut, dis je, lui faire prendre une route toute différente que celle qui lui est prescrite par la nature, puisque son vrai dépôt, comme tout le monde sait, est aux mamelles.

Du moment qu'une femme coupe qu'on lui étouffe son lait, elle Court d'affreux dangers, la Seule révolution qu'elle éprouve dans cet instant, lui cause dans la masse du Sang, un mouvement considérable.

Si par malheur, le lait prend mal son Cours et se jette sur quelque partie du Corps, elle peut en être incommodée long temps, et même toute sa vie. Enfin s'il se porte à la tête, elle peut en mourir ou devenir folle.

De plus, pendant six Semaines, elle est tenue de suivre un régime éxalté, peu nourrissant, et doit éviter les moindres fatigues, si contraires à son état.

La mère qui nourrit évite tous ces événements, à peine est elle tenue d'observer un régime; Sitot que son enfant commence à bien taïte, elle se sent soulagée et le Sang plus léger et est promptement rétablie des couches.

En outre, c'est une joie pour elle de sentir à son teton, un objet qui un instant avant son enfantement, étoit celui de ses plus vives et cruelles souffrances, et qui à mesure qu'il prend des forces, devient celui des plus grands plaisirs.

En effet, quelle consolation ne doit point éprouver une tendre mère quand elle voit son enfant avec ses propres mains lui témoigner par mille petits caresses, les obligations qu'il lui a de son existence et de sa conservation.

Chaque instant où l'entend se flater qu'en allaitant son fruit, elle pourra lui transmettre avec le plus pur de son Sang, ce doux sentiment d'amour et de tendresse que la nature grave ordinairement dans les Coeurs des bons enfants.

R

Tussi remarque-ton que les enfantz nourris par leurs mères,  
les uns sont beaucoup plus attachés que ceux nourris par des  
personnes étrangères.

Il semble que ces enfantz en goûtant le lait maternel,  
<sup>puissons</sup> croissent avec ce sentiment tendre et délicat de reconnaissance  
si légitimement dû à leur mere, pour les peines et soins  
qu'elles ont pris d'eux.

Quel plaisir encore pour une mere qui allaitte de  
reconnaitre de jour en jour dans son enfant, les mêmes  
sentiments d'honneur et de probité qui regnent chez elle, et  
son époux, et de ne point decouvrir en lui ces facheuses  
inclinations et détestables penchans qui apportent assez  
souvent avec eux, les enfantz nourris dans les villages  
par des femmes dépourvues de toute éducation et qui n'ont  
d'autre bouche pour se conduire, qu'un vil et bas intérêt.

Si, en nourrissant, une mere a quelque foible embarras, elle  
jouit aussi d'une sécurité et d'une tranquilité que n'éprouve  
jamais celle qui ne nourrit pas.

Il oses dire que sa vie est un mélange de douceur et de plaisir,  
parce quelle a sans cesse devant ses yeux, le fruit de ses  
tendres et légitimes amours, et quelle est apportée, quelques  
accidents qui puissent lui arriver, de lui porter elle même tout  
les secours nécessaires.

Celle qui dédaigne de nourrir, et qui a son enfant éloigné  
d'elle, ne peut jouir des mêmes avantages,

sans cesse, elle est révuse et inquiète; à tout moment elle  
apprehende qu'on lui annone quelque fatale nouvelle de  
son enfant; la crainte perpétuelle ~~qu'elle~~ est qu'il meure  
faute de bons soins et d'attention de sa nourrice.

Suivant moi ses inquiétudes n'ont point mal fondées, parce que  
en général les nourrices, pour qu'on leur confie des enfantz,  
n'accusent jamais le vrai de leur fortune. elles en imposent  
presque toujours en disant qu'elles sont en état de faire des  
bons nourrissons, tandis que dans leur maison, on aurait peine  
à trouver le simple nécessaire.

Voici ce qui se pratique ordinairement parmi elles.

Tous les moins d'elles s'assemblent dans les villages prochains

NR

les uns des autres et partent pour les villes pour y chercher  
des enfants, elles n'ont d'autre attestation de vie et mœurs  
que de légers Certificats des curés trop faciles à leur en-  
donnent ou déprocurent (seuls fort intéressés), ensuite la  
grande Confiance que met en elles un public peu éclairé  
les porte à en mal avec envie les nourrissons qu'on leur  
confie.

Sitôt qu'elles ont en main les enfants et qu'elles ont reçus  
les petits droits qui ordinairement leur reviennent de leur  
Baptême, elles partent pour se rendre chez elles, pendant  
toute la route, elles ont pour les nourrissons, mille négligences  
qui augmentent encore plus quand elles sont de retour  
dans leurs maisons, enfin leur négligence devient à un  
tel point qu'elle préjudicie considérablement au bien-être  
et à l'accroissement des enfants.

Il est à observer que parmi ces mères, il en est  
plusieurs qui en prenant des nourrissons, allaitent leurs  
enfants, et le peu de soin et d'attention qu'elles sont  
susceptibles d'apporter, sont toujours déferés à leurs  
propres enfants, plutôt qu'à aux nourrissons qui leur sont  
étrangers. J'ose avancer qu'il y en a même quelques-unes  
qui ne doutent du fait à leurs nourrissons que de quoi  
les empêche de mourir, persuadées comme elles sont, que  
la conservation de leur vie et l'accroissement de leur être  
dépend plutôt d'un peu hasard que des soins et attentions  
qu'elles devraient leur apporter et que s'ils ont à venir à bien,  
ils y viendront d'eux même, malgré leurs défauts de  
précaution, et de soins.

Rien n'est plus commun que de voir venir de nourrices des  
enfants de faible constitution, fluettes et quelques fois étiègues ;  
pourvu que les nourrices soient exactement payées de leurs  
moins, elles s'embarrassent peu que les enfants vivent  
ou meurent, assurées comme elles sont qu'elles n'en  
manqueront jamais.

Aussi voit-on arriver dans les villes plus de layettes  
sans enfant que d'enfants avec leurs layettes.

Dès lors abus si contraire à la propagation de l'espèce

A R

meriteroient bien une reforme de la part des Gouvernements.

Le temps qu'on doit regarder le plus triste et le plus dur à passer pour les enfans, est sans contredit celui de la moisson et de la Coupe des herbes. C'est alors que les nourrissons sont occupés de leurs récoltes que des soins durs à leur nourrisson partent le matin de très bonne heure pour le champ pour en revenir le soir fort tard; pendant toute la journée, l'enfant qui ne tète point, pleure, gemit et se désola, il ne reçoit pour soulagement et soutien qu'un peu de lait, ou de patte couvert de beurre, ou de miel que par hasard lui donne une voisine qui s'est chargée de ce soin.

Qui juge d'après une semblable conduite ce que, par la suite, peuvent devenir des enfans qui sont époumonés àcrier des jours entiers après les tétées de leurs nourrissons.

Quand les nourrissons sont un peu forts, autresabus de la part des nourrices; en leur absence, elles les confient imprudemment à des enfants (peu établis de leur portee) pour les promener, et les faire prendre l'air, si l'enfant en jouant ou en courant laisse tomber le nourrisson, souvent il reçoit à la tête une contusion qui chez lui donne naissance à un abcès qui par la suite le fait mourir. La nourrice instruite de l'accident s'en effraie peu, et écrit aussitôt aux parents que leur enfant est mort de ses deuils, et plus hardies que jamais elle revient à la ville chercher un nouveau nourrisson.

V'est ce par enore une chose bien triste de voir tous les jours des enfants revenus de leur nourrice avec le visage brûlé et les jambes contrefaites, fruit malheureux de la négligence de leurs nourrices; et d'autant plus courantes de vermures ou d'escroquerie, d'humeur froide, de Galles et de petites verolle qu'elles ont gagnées d'enfants mal propres et malades qu'on leur a laissé librement fréquentés. Il se voit que parmi ces mêmes femmes si peu soigneuses et attentives, il s'en trouve quelques unes peu sages qui en allaitant leurs nourrissons leur font pomper à long trait le virus abondant qu'elles ont répandu dans la masse du sang.

D'après cela on ne doit point être surpris s'il y a de meurs

A R

qui changent leurs enfantz de Cinq ou Six nouvices et qui —  
quelques foiz perdent tout espoir d'en trouver une honête —  
fidelle et passable.

Si nous regardons le fait que nous prenons dans notre  
enfance comme propre à donner l'aceroisement au chile  
qui forme le plus pur du Sang, dans lequel est le vrai —  
principe de la vie, pourquoi les pères et mères ont ils  
l'imprudence de Confier si aisement leur enfantz à des  
femmes qu'elles ne connoissent pas.

C'est par à ordre que certains enfantz reprochent à  
leurs parents les defauts d'attention qu'ils ont eu deux  
dans leur enfance. Ce qui les porte à se plaindre ainsi  
Ce sont de frequenter et fortes indispositions qu'ils ressentent  
et qui sont des funestes fruits d'un fait vieux qu'on leur  
a fait prendre.

Si le bon fait faire le bon chile, le bon chile le bon Sang,  
le bon Sang la bonne Constitution, la bonne Constitution  
la parfaite Santé, le premier bien Seul et vrai trésor de  
la vie; n'est il pas de la dernière importance pour des  
parents qui aiment leurs enfantz de leur faire faire  
un bon fait et leur faire prendre pas préférence celui de  
leur propre mères S'il peuvent, que celles de femmes peu  
connues et quelques foiz de mauvaises moeurs; cela devroit  
d'autant plus être que les premières nouvices de  
l'enfance influent beaucoup sur les opérations du corps  
et de l'esprit.

Souvent on entend des pères et mères avec colere reprocher  
à leurs enfantz qu'ils ne tiennent pas deux, qu'à peine  
ils leur reconnoissent pourri être de leur Sang, pas les  
mauvaises inclinations qu'ils ont presque toujours, ils  
finissent par leur dire qu'ils ont succé aux mauvais  
faits, ou ont été changés en nouvices.

On ne doit point regarder ces reproches déplacés,  
Car il y a de ces familles honêtes, vertueuses, et de mœurs  
irreprochables dont ceux qui en sortent ne démentent  
presque jamais ces hauts sentiments qu'on a de tout temps  
vu briller dans leurs ancêtres, et il en existe d'autres

R

de Senteinen, vilz et bas, dont ceux qui descendent,  
s'exposent tous les jours à être reprimés de justice,  
par les mauvaises inclinations qu'ils ont pour les  
vices.

Quel chagrin, et quelle tristesse n'éprouve pas une  
famille sans tache de voir un enfant qui, quelquefois  
a été changé en nourrice, entre chez elle pour la tenir  
et la deshonorer. Celle que j'avance ici n'est point sans  
fondement, j'espere le prouver.

Vue nourrice qui conscientieusement ne devroit prendre  
qu'un <sup>enfant</sup> nourrisson en quelque foiz jusqu'à quatre, peu  
susceptible d'équité et de justice. Il vient alors en  
nourrir un. C'est jamais celui qui lui rapporte le plus.  
C'est toujours celui dont elle tire le moins. D'après cette  
abominable conduite, quelle sûreté peut avoir une  
mère que l'enfant qu'on lui amène de nourrice, est  
vraiment le sien; il lui faut toute la foi imaginable pour  
le croire.

Parmi les animaux qui nourrissent, les mères reconnoissent  
leurs petits et les petits leurs mères. Si l'on pouvoit en être  
dans notre espèce, il se dire qu'on verroil  
bien moins d'enfants entrez dans des familles qui leur  
sont étrangères, et ravis en qualité d'héritiers légitimes  
et présomptifs, de gros biens sur lesquels leur naissance  
ne leur donne aucun droit.

Quelle infortune pour un bon Citoyen qui aime son  
pays et sa patrie, qui strictement suit les loix de  
son pays, el qui l'aussi chose. Conduit par l'honneur, des  
receiving dans sa maison, un enfant qu'on lui dit être  
le sien, et qui par la suite prouve le Contraire par  
le goût dépravé qu'il a pour le vice.

Les nobles si jaloux de l'honneur, si jaloux, dis je,  
de cette grande dame et de ce Senteinen fier et  
déliaté qui les distinguent d'autres humains,  
devroient les premiers encourager leur épouser des  
nourris. S'ils le fesoient, ils aurroient la consolation  
devoir dans leurs enfants leurs mêmes inclinations,

R

et ce beau penchance qu'ils ont à la vertu; il v'les verroient,  
dis je, Soutenu avec courage et fermeté la réputation et le  
Souvenir de ces bons faits, qui depuis quantité de Siècles —  
illustrent leur maison, et n'avoient pas la douleur de Comptez  
parmi les leurs (comme cela souvent leur arrive) de ces êtres  
oisifs, lâches, et Potions qui sauves cette l'attirent le mepris des  
roturiers qui quoique privés d'une naissance aussi distinguée  
que la leur s'efforcent de jouir en jouir par leur sentiment  
recherché à l'élever à leur degré.

Enfin ils ne verroient pas de cez monstres, dénaturés qui —  
au lieu de leur ressemblent et de sacrifier comme eux leur sang  
et leur vie pour leur Prince et leur pays, abhorrent de loin  
la pratique des moindres vertus.

# Belan! qu'un pere, qui dans sa famille, reoit un semblable  
enfant, est à plaindre, Cent fois le jour on l'entend reprocher  
à sa femme de n'avoir pas voulu nouvois son fruit, que si elle  
l'eût fait, il auroit pu ressembler à l'un des deux et n'avoit  
pas les affreux penchans qu'on lui reconnoit.

C'est bien trop laid qu'il lui tient un semblable propos, quand  
un arbre mince dans un mauvais terrain, en attire le  
mauvais Sue, et qu'on la néglige, rarement il est possible  
d'en cueillir de bons fruits, comme de le redresser si on  
lui a laissé prendre un mauvais pli; de même un enfant  
en prenant un air vicieux prend souvent avec, de  
facheuses inclinations, quand il est parvenu à un certain  
age, éducation recherchée, Conseil de gens éclairés, Sages  
avis de parents et amis, ne peuvent rien sur son esprit  
et sur son Cœur plein d'un air detestable qu'il a pris,  
il cherche à suivre librement le fatal penchant qu'il sent  
pour le Crime et chaque par qu'on lui voit faire, ne  
tend qu'à l'opprobre et au deshonneur de lui même et  
de sa famille.

J'eprouve que les Seules maladies qui essuient ordinairement  
les enfants en nouvices, devroient faire naître dans leur  
meres, l'envie de les nouvices. Car un nouvisson qui se  
trouve éloigné de la maison paternelle, et confié à des  
mains étrangères ne peut recevoir le même douceur et

R

Soulagement qu'il avoit. Si l'étoit nourri par sa mère.

En outre les soins que prennent ordinairement les  
nourrices des enfans quand ils sont en santé, il augmentent  
quere de leur part quand ils sont en maladie, quand elles  
avroient bonne volonté de leur porter le secours nécessaire  
la disette de biens et le desfaut de fortune ou lausesse  
elles sont, les empêcheroient.

Quand les enfants sont malades, par quelz yeux sont  
ils visités? par ceux d'un chirurgien de village peu éclairé  
et lettré, qui n'a d'autre Capacité que de Savoir faire  
et passablement rase le paysan; tout fort intéressé, il n  
ne portent de soins aux enfants qu'au prorata de l'argent  
qu'ils peuvent recevoir des nourrices qui les appellent,  
aussi arrive-t'il que beaucoup de nourrissons perissent  
de leur maladie faute de bons et prompts Secours.

Si par hasard les enfants d'eux même viennent à bien  
et qu'il soit temps de leur remettre à leur famille, les  
parents à l'instant éprouvent d'autres événements  
desagréables.

BIBL  
SANTÉ  
PARIS  
L'enfant qui arreste deux ans et plus avec une femme  
qu'il a eue sa vraie mère, s'y est si fortement attaché  
qu'on ne peut le résoudre à la quitter; l'amitié et la  
tendresse qu'il a eue pour elle affectent tellement sa  
petite ame qu'on peut à peine dérober à ses yeux, sa  
nourrice sans le faire beaucoup pleurer et triste.

quelques moies, qu'on emploie pour l'égaieté et le dissipatio  
nusement ou peut réussir, il y en a qui deviennent si tristes  
et reverens, et qui s'abandonnent tellement aux larmes et  
aux chagrins qu'ils en meurent.

On doit enore observer que les enfants qu'on retire de  
nourrice, sont sujets à des maladies que leur ~~plus~~ causent  
le changement d'air, de climat, et de nourriture.

Que l'enfant résiste à tout cela et qu'il reporte bien,  
autre inconvenient nais. Sa mère lausesse se met en colère  
contre lui, et à tout moment lui fait des remontrances pour  
lui faire quitter les mauvaises habitudes qu'il a prises  
et lui en faire contracles de nouvelles plus honnêtes et plus

N R

Civiles. C'est souvent dans cet usage que l'enfant par son opinionnalité et sa résistance, fait secrètement repentir sa mère de ne l'avoir pas nommée elle-même.

On peut encore dire que C'est à tort que des parents se plaignent que leurs enfants n'ont pas pour eux tous les égards, respect, amitié et tendresse qu'ils ont droit d'en attendre; Si l'on voulait un peu réfléchir, il n'y verrait rien qu'ils ne doivent en accusé que leur conduite envers eux.

À peine un enfant est-il né, qu'il est promptement soustrait aux yeux de sa famille, revient il de nouveau, on le met vite dans quelque autre endroit pour continuer de l'élever. Est-il acquis sept ou huit ans, on l'envoie dans des Collèges ou autres maisons pour y recevoir une éducation convenable. Il est aisé de voir d'après cela, qu'il n'a pu avoir depuis l'instant de sa naissance jusqu'à l'âge de dix-sept ans que de légeres idées de ses parents; C'est même que du moment que ses études sont finies et qu'il rentre dans la maison paternelle, qu'il commence à mieux le reconnaître; aussi faut-il chez lui toute la force de l'éducation et de la raison pour le faire obeir à leur volonté, et leur porter le respect qui leur est dû, aussi bien que cette retenue qu'il faut qu'il ait pour dejeuner. Demaineller, nouvellement sorties des Couvents qu'on lui dit être ses sœurs, et qu'il n'a quelque fois de sa vie ni vu, ni connue.

Je m'attends qu'aux différentes réflexions que j'expose ici, on pourra m'objecter que C'est un grand embarras pour une mère jeune et belle de nouveau son fruit, que cela peut prendre sur sa santé et flétrir son apparence, objets pour leur beauté et fraîcheur si précieux pour elle, et dont elle tire de grands avantages pour plaisir à son époux. Je dirai que C'est un tableau peu satisfaisant pour un mari qui rentre chez lui, de voir sa femme tenant entre ses bras un enfant qui l'assomme. Crie et qu'il faut changer à tout moment.

J'explique à cela que tous les états ont leurs plaisirs et leurs peines, et que le mariage n'est point exempt d'avoir

R

len Sieuven, et que Si c'est dans l'union des ames qu'on éprouve le plus grand des plaisir, pourquoi veut on se refuser aux foiblez Soiun qui le suivent.

Tu peut dire des personnes qui rient et tournent en ridicule, les mères qui nouvissent leur enfant, quelles ignorent le pouvoir absolu qu'ont les passions sur leur cœur.

Un homme sage en prenant une Compagnie n'a d'autre vue que de l'honneur toute sa vie, tant en santé qu'en maladie. Sa seule unique apprehension est de la perdre. Il bien S'etou quelle nouvise, elle est exempte de beaucoup d'accidents facheux dont j'ai parlé, en outre elle revoit de dommages de ses peines et Soiun par la présence réelle de son ouvrissoun dont les journ interessaient son époux autant qu'elle.

De plus quelle consolation n'éprouve pas un pere de voir croire sous ses yeux, un enfant qu'il est assuré être le sien et qui n'a pas été changé en nouvise comme le sont tant d'autres, et de reconnaître à chaque instant dans son visage des traits et ceux d'une fidèle moitié dont il est tendrement aimé et qu'il a doré.

Il faut convenir qu'on ne parle ordinairement des objets qui autant qu'ils nous affectent plus ou moins fortement.

Qu'une personne soit sobre et modérée dans son boire ou l'eut ou décrier hautement l'improquer, et dire que Cest detou, len vice le plus honteux et le plus detestable, qu'il abruitt l'homme, le prive entièrement de raison le met hors de toute bonne Société, le deshonore, et que les suites de cette abominable passion sont souvent dangereuses pour lui; qu'enfin il n'est point d'spectacle plus affreux que de voir un homme, ivre mort, se rouler dans les rues, dans les boures et la sauge, et quelquefois rentrer chez lui, rempli et tout couvert de son propre suie.

Dans un semblable discouz, on voit qu'il n'est question que des peines qui suivent le vin, et non des plaisir qui éprouvent les beuveurs.

R

Il n'est donné qu'à celui qui aime vraiment le vin de les connoître; il sait qu'en suivant sa passion il va goûter un plaisir unique, et que cette liqueur qui par sa couleur merveille enchaîne déjà ses sens, va dans l'instant repandre dans ses veines une douce chaleur et y porter des esprits Capables de l'élever au dessus de lui-même, et qu'elle va dissiper ses chagrins, peines, et soucis. Qu'enfin dans cette divine boisson, il va jouir d'une illusion qui tiendra presque de la vérité.

En effet on ne peut revoyer en doute qu'il y a des vins qui échauffent, agitent et affectent si fortement le cerveau de certains buveurs que souvent il se trouve des jurores qui dans le fort de leur ivresse se croient être Princes, monarques ou empereurs. Soutenus absolument obligés de se livrer au repos, ils goûtent dans leur sommeil d'autres douceurs qui durent jusqu'au moment où la raison venant à les éclairer, les fait voir que leurs grandeurs et dignités ressemblent à une fumée légère que dissipent le matin le vent.

Cet exemple si commun et si familier prouve que telle passion que ce soit n'offre de peine qu'à ceux qui ne la connoissent pas, et que l'homme qui connoît à fond la passion du vin, la pert tranquillement et boit tous les jours sur des nouveaux frais.

On peut en dire autant du jeu, celui qui est économie ou avare ne peut concevoir quel y ait des hommes qui passent leur jour et leur nuit à se ruiner le corps et la santé au jeu, et qui sur une seule Carte, osent risquer leur fortune. Si l'on avoit une parfaite connoissance de la passion du jeu, il n'tiendroient un autre langage, et avoueroient que rien n'égale le doux plaisir de voir une Carte venir à bien et un coup de dés réussir comme il faut, et que l'amour propre d'un joueur est bien flatté quand en gagnant beaucoup d'argent, il triomphé d'un adversaire qui ose lui tenir tête et jeu.

Si ces deux passions qui tyrannisent ordinairement

R

les hommes, offrent à ceux qui les servent plus de plaisir que de peine, qu'on daigne convenir que de toutes les passions connues, la plus naturelle, la plus honête et la plus belle, est sans contredit l'amour; que c'est de cette tendre passion que dépend la reproduction de notre espèce, que ce feu et cette extrême chaleur que nous sentons dans notre premier âge, sembleut nous porter malgré nous à la servir avec égard et à lui rendre tous nos honneurs; qu'enfin par un pouvoir inconnu, elle fait naître dans le cœur des deux sexes, l'envie et le doux penchant de s'approcher et de s'unir.

J'epouse qu'il y a plus d'orgueil et d'ostentation chez la femme qui refuse de nouvrir son fruit que de défaut de tendresse et de bon naturel, par ce que plusieurs tirent gloire et vanité de pouvoirs à leur fraîche entretien des nouvices.

Les femmes qui se piquent de penser délicatement, devroient reformer chez elles une semblable conduite et croire qu'un enfant aimé sincèrement de sa mère ne lui offre en le nouvrissant presque point de degout et d'embarras.

Quant à celles qui ne veulent pas nouvrir par crainte de déplaire à leur époux; j'se dire qu'elles s'abusent, parce que les hommes bien nés et qui ne sont point de ces êtres coquets, damoiseaux, et amoureux d'eux même ne trouvent jamais à redire aux actions de leurs épouses, surtout quand elles tendent au bien être de leurs enfants, comme sont les soins et peines qu'elles peuvent prendre pour les élever.

Court homme qui se maries sait que le mariage entraîne avec lui des devoirs, il sait qu'il doit à sa femme mille attentions et complaisances et que jaloux du serment quelle a fait en présence de ses parents et amis, il doit mettre toute sa felicité à la rendre heureuse. De plus, j'en pense par que ce



soit un tableau désagréable pour un mari de voir  
son propre ouvrage quitter le sein d'une épouse cherie  
pour venir lui prodiguer mille petites caresses et les  
~~qualités~~<sup>l'appel</sup> du doux nom de père.

Si l'on pouvoit suivre de près ce homme qui si  
fortement se déchaîne contre le mariage et ses  
embarras, on verrait leur conduite peu répondre à  
leur discours; on en servirait qui secrètement  
entretiennent des maîtresses chez qui il ne dédaignent  
pas de tenir la queue du poisson ou chausse le lait  
qui doit servir de nourriture aux fruits de leur amour.

C'est dans ces sortes d'endroits peu connus et éloignés  
de la cléture Critique, que l'homme paroit ce que partout  
il devroit être; C'est, dis je, dans ces maisons qu'il  
s'abandonne volontiers à la passion dont son Coeur est  
susceptible, et qu'il éprouve à chaque instant, mille  
mouvement d'amour, de tendresse et d'amitié qui fait  
naître en lui la sue d'un être à la naissance duquel  
il a fortement contribué. alors la grandeur et la  
faute politiques ne l'affectent plus, C'est la voix  
Seule de la nature qui se fait entendre dans son ame  
et son unique plaisir est de l'écouter et de suivre  
fidèlement les impressions qu'il en reçoit.

On ignore pourquoi les femmes ne reviennent pas  
de ces faux préjugés où elles sont depuis long temps  
que. C'est gâté leur gorge que d'alaiter et que. C'est  
l'exposer à perdre sa plus grande élasticité.

Si elles étoient plus bénies que celles, sont et  
que celles connaissent mieux les ressorts puissants de la  
nature, elles sauroient que celles qui nourrissent,  
jouissent d'une meilleure santé que celles à qui on a  
fait passer le lait. les unes sont fraîches et colorées  
tandis que les autres sont souvent pâles et d'une  
couleur livide.

Quand une femme a noué un certain temps le lait  
chez elle, se perd de lui même sans lui cause de funester  
ravages, en outre le Sang qui tarde peu à reprendre

R

dans les mambelles, la place du lait, remet presque toujours les appas du sexe dans leus premières élasticité et fermeté.

Peut-être un'objection où une femme qui nourrit perd un temps qu'elle pourroit mieux employer, qu'elle pourroit, dis je, employer à d'autre des nouveaux étrez à l'état et que cest temps perdu seroit irreparable pour elle et son époux.

À cela je réponds que l'expérience prouve journallement que les femmes de campagne qui nourrissent ont souvent plus d'enfants que les nobles qui dédaignent d'allaiter, et que la nature a pourvu à la prétendue perte de temps qu'elles ont tant à cœur de bien employez.

6  
HIST. SANTÉ PARIS  
En effet cette belle nature si sage et si prudente dans ses opérations pour donner aux femmes la facilité d'engendrer et de nourrir, fait commencer chez elles le temps de la conception à douze ans et les continue jusqu'à cinquante et plus.

D'après ce laps de temps immense on voit quelles femmes peuvent aisement produire et nourrir, sans que cela influe sur la quantité d'enfants qu'elles se flatteroient avoir en ne nourrissant pas, d'ailleurs dans toute autre espèce que la nobles ou les femmes allaitent, nous ne voulons pas la population diminuer.

Il est ce par une chose ridicule et honteuse pour les femmes d'être obligées pour faire subir leur propre fruit d'avoir causa ce récours à leurs semblables fruits, dis je, si digne de leur tendresse et attachement.

Si communément on dit dell'homme, est pere qui n'aurrit, pourquoi le sexe n'est il pas jaloux qu'on puisse en dire autant de lui; Car toute femme qui de son sein refuse de nourrir son fruit, ne peut aux yeux des gens sensés passer pour une vraie mere.

J'ecrète encore: si les femmes daignent

R

allaiter elles s'éviteroient bien des dangers qu'elles  
courroient, en ne le fesant pas; en outre elles jouiroient  
du plaisir de voire croire sur leurs yeux des  
êtres qui doivent sur la terre leur representez un jour  
et perpetuer leur image: enfin en allaitant leurs  
fruits elles satisferoient au premier et plus essentiel  
devoir de mères. J'en approuve R.D.S.A.

Fin

LIB  
SAINTE  
PARIS

207